



Marie Vrinat-Nikolov

Les langues ignorées de l'espace littéraire bulgare

**THE IGNORED LANGUAGES OF THE BULGARIAN
LITERARY SPACE**

Abstract: This contribution is merely one step in an ambitious project to write a history of the Bulgarian literary space. It is a first attempt to grasp the “fabric” of the national literary canon in the nineteenth century, which presents my first research concerning these “leftovers” that are the texts written in Armenian, Ladino and Turkish in the Bulgarian literary space, from the end of the nineteenth century to the end of the twentieth century.

Keywords: Sephardic Literature in Bulgaria; Armenian Literature in Bulgaria; Turkish Literature in Bulgaria; Bulgarian Literary Space; Literary Canon.

MARIE VRINAT-NIKOLOV

INALCO/CETOBAC, Paris, France
marie.vrinat-nikolov@inalco.fr
DOI: 10.24193/cechinox.2017.33.18

Les différentes minorités sur les territoires bulgares [...] deviennent après la Libération un sous-système du système formé par la littérature et la culture en Bulgarie, elles contribuent à son enrichissement et à son variété.

Ибрахим Татарлъ¹

L'apport de la communauté turque, mais aussi d'ailleurs des autres communautés (arménienne, juive, rom, etc.), à la vie culturelle de notre pays attend toujours des recherches approfondies.

Yordanka Bibina²

L' historiographie littéraire bulgare, lancée sur le « national » depuis l'époque de la « fabrique des identités nationales³ », a, comme toutes les historiographies littéraires du monde, ses zones d'ombre, ses « résidus », qu'elle ne peut ou ne veut pas voir. Parmi eux, certains ont fait l'objet d'études récentes (place des femmes dans le canon littéraire, par exemple⁴), d'autres attendent toujours l'intérêt des chercheurs. Il me semble aujourd'hui urgent de penser une histoire de l'espace littéraire bulgare et de ses langues dans une perspective à la fois transnationale et transdisciplinaire : penser les territoires bulgarophones de l'Empire



ottoman non pas comme une entité fermée, ce qu'ils n'étaient pas, mais dans l'ensemble multilingue, multiconfessionnel et multiculturel, avec ce que cela implique de circulations d'homme, d'idées, de textes dans un Empire au sein duquel cette circulation était libre ; étudier, notamment pour la période des XX^e et XXI^e siècle, les dynamiques et circulations de formes et de genres entre les textes écrits en bulgare et édités en Bulgarie par des écrivains considérés comme « bulgares » ; les textes écrits dans ce qu'on appelle « la langue de l'autre » (éventuellement traduits ou réécrits en bulgare) par des écrivains considérés comme « bulgares » vivant hors des frontières de l'État bulgare ; des textes écrits en bulgare par des écrivains considérés comme « bulgares » vivant hors des frontières de l'État bulgare ; des textes édités en Bulgarie et écrits dans une langue autre que le bulgare par des écrivains considérés comme faisant partie des « minorités » nationales, etc.

Ce qui implique que l'on se pose la question de savoir ce que c'est que « l'espace littéraire bulgare » en sortant de la dichotomie réductrice et rapide « nationalité » / origine *vs* « langue », qui ne tient pas compte des imaginaires en jeu (de l'auteur, des lecteurs, des critiques).

Le texte qui suit n'est qu'une étape d'un projet ambitieux d'écrire une histoire littéraire de la Bulgarie, un état parcellaire d'un *work in progress*, centré sur la « fabrique » du canon littéraire national au XIX^e siècle et sur mes premières recherches concernant les « résidus » que sont les textes écrits en arménien, ladino et turc dans l'espace littéraire bulgare, de la fin du XIX^e siècle à la fin du XX^e siècle.

Un terrain encore à défricher

Les « résidus », on le sait, sont ce que l'on met au rebut, ce que l'on cache soigneusement. Ceux de l'espace littéraire bulgare ne font pas exception : entreprendre de les dépister, de les dénicher, de les débusquer pour les mettre au jour n'est pas tâche facile. Sans parler des difficultés « matérielles » que rencontre tout chercheur en Bulgarie (bibliothèque nationale fermée pendant une bonne partie de l'été et durant les fêtes entre Noël et le Nouvel An, autour de Pâques, bref, aux moments où le chercheur étranger, bénéficiant des congés universitaires, peut se rendre en Bulgarie ; catalogue à l'ancienne avec fiches cartonnées dans des tiroirs en bois, attente plus ou moins longue des livres demandés, etc.), on constate très rapidement, en ce qui concerne le sujet qui m'occupe actuellement, que l'on se heurte à un cercle vicieux : les fiches du catalogue de la bibliothèque nationale étant thématiques ou classées par ordre alphabétique d'auteurs, si l'on ne connaît pas à l'avance le nom des auteurs ou des titres recherchés, on se trouve dans une impasse. En s'aidant alors du nouveau catalogue Cobiss.bg qui permet des recherches plus fines et plus élargies, on s'aperçoit que les demandes « langue turque » ou « arménienne », par exemple, n'aboutissent à rien. Pour sortir de ce cercle vicieux, il faut alors compter sur la chance, le bouche à oreilles entre chercheurs, la cascade de références et de renvois entre articles et ouvrages imprimés, matériaux trouvés sur le Net. Autre difficulté : un nombre très important d'ouvrages rédigés en judéo-espagnol et en arménien étaient conservés dans une aile de la bibliothèque nationale de Sofia qui a été détruite lors des bombardements de 1944.



La recherche la plus facile, à ce stade, a été celle des livres arméniens édités en Bulgarie grâce à la bibliographie publiée en bulgare et en arménien par Nerses Kasabian et Agop Guiliguiian⁵. La plus difficile, à la fois parce que le corpus semble très vaste et parce qu'il n'existe pas, à ma connaissance, de bibliographie exhaustive les recensant en Bulgarie, est celle des livres écrits en turc (ottoman et moderne). En ce qui concerne les livres publiés en judéo-espagnol (on trouve aussi en Bulgarie les appellations judezmo et ladino sans différenciation dans l'usage courant), mes recherches étant restées vaines en Bulgarie où l'on me soutenait que c'était une langue uniquement parlée et que les écrivains ashkénazes écrivaient tous en bulgare, j'ai fini par trouver, en France, les trois catalogues établis par Caëlle Colin et Michael Studemund-Halevy⁶ : celui du fonds de la bibliothèque Ivan Vazov de Plovdiv, celui des archives d'État de Sofia et celui du fonds Benjamin Arditì de la bibliothèque de Yad Vachem à Jérusalem.

Aux origines d'un canon identitaire national

Durant les cinq siècles de domination ottomane, de 1396 à 1878, les chrétiens des Balkans, au sein de l'Empire (Slaves, Roumains, Grecs), font partie du *Urum millet*, sous l'autorité spirituelle du patriarcat de Constantinople. La langue de l'administration, du marché, des affaires, est le turc, la langue des textes médiévaux, des textes lus à l'Église est le slavon, déjà éloigné de la langue bulgare parlée, la langue de l'instruction, des plus lettrés, de nombreux Bulgares des villes, dans un premier temps est le grec. C'est à partir du XIX^e siècle,

durant la période appelée Възраждане (litt. renaissance, que l'on préfère nommer Réveil national pour éviter toute confusion avec la Renaissance européenne), à la faveur de changements économiques, sociaux et culturels (on passe progressivement d'un enseignement confiné aux cellules des monastères à un enseignement laïque, d'un enseignement en grec à un enseignement en bulgare) qu'a lieu la « fabrique bulgare de l'identité nationale ».

Très vite, avant même l'édification de l'État-nation rêvé, on considère l'*Histoire slavobulgare* du moine d'Athos Païssi de Khilendar — manuscrit maintes fois recopié et diffusé aussi largement qu'il était possible avant l'imprimerie, le colportage, la poste, sans parler des librairies — comme l'œuvre fondatrice du Réveil national. Païssi exhortait les Bulgares à sortir de leur léthargie, il leur rappelait leur histoire illustre, leur langue, leur religion :

Prêtez attention, lecteurs et auditeurs, peuple bulgare, vous qui aimez votre peuple et votre patrie et qui vous souciez d'eux, qui voulez comprendre et connaître ce que vous ne savez pas sur votre lignage bulgare, la vie de vos pères, aïeux et rois, de vos patriarches et de vos saints. [...] Oh, insensé et faible d'esprit ! Pourquoi as-tu honte de te nommer « bulgare », pourquoi ne parles-tu ni ne lis-tu dans ta langue ? Les Bulgares n'ont-ils pas eu de royaume et d'État ? ... Toi, Bulgare, ne te laisse pas duper, connais ton peuple et ta langue, et instruis-toi dans ta langue !

Appel qui devait marquer les débuts de l'idée maintenant traditionnelle des « éveilleurs du peuple ».



La première histoire de la littérature bulgare, qui a été une référence pour les auteurs des autres histoires littéraires et des manuels de littérature, est celle de Dimităr Marinov⁷ (1887) qui dédie son ouvrage à « la mémoire non oubliée » du père Païssi de Samokov (de Khilendar), « père de l'histoire de notre patrie » et commence par définir ce qu'est, pour lui, la tâche de l'histoire de la littérature bulgare :

[...] exposer dans l'ordre historique et dans leur totalité, depuis les temps anciens jusqu'à présent, tous les ouvrages littéraires qui ont paru en bulgare et *dans d'autres langues* [c'est moi qui souligne – M. V-N.], écrits par des Bulgares cultivés, et présenter tous les facteurs qui ont favorisé ou empêché leur développement.

Que constate-t-on à la lecture de cette histoire ? Tout d'abord, qu'aucun ouvrage paru « dans d'autres langues » n'y est mentionné. Ensuite, qu'elle fait la part belle à l'histoire événementielle pour expliquer, dans le prolongement de Païssi, pourquoi les Bulgares ont été dans un état de léthargie, subordonnés à la fois à la Sublime Porte et au clergé grec, se disant grecs, apprenant le grec, parlant le grec dans les villes et ne conservant l'esprit « national » [sic] et la langue bulgare que dans les villages. Cette histoire de la littérature entend donc inculquer avant tout la mémoire du « joug/esclavage turc/ottoman », des « phanariotes rusés et félons » ; elle ne comporte aucune analyse littéraire, ne dresse pas d'inventaire de textes ou de courants (comme on le fera un peu plus tard), et ne s'intéresse finalement qu'aux auteurs et aux textes qui servent la cause

patriotique bulgare et qui sont jugés « utiles au peuple » (Païssi de Khilendar, Sofroni de Vratsa), à ceux qui ont œuvré « à la renaissance et au réveil du peuple » en prolongeant Païssi et Sofroni : Peter Beron et son « abécédaire au poisson » (1824). Sont aussi mentionnés la traduction du *Vélisaire* de Trautzschen (allemand>grec>bulgare), divers abécédaires, livres d'histoire, livres religieux, grammaires, manuels de langue grecque, de langue bulgare, de calligraphie, dictionnaires gréco-bulgares, le slaviste ukrainien Youri Venelin qui étudia l'histoire des Bulgares, Konstantin Fotinov, créateur de la première revue bulgare à Smyrne, *Любословие* (1844-46), une liste de treize écoles bulgares, une liste d'écrivains étrangers ayant écrit sur la Bulgarie et sur le peuple bulgare, etc. Quant à l'après 1878, il se résume à une seule page qui énumère les domaines (mathématiques, philologie, statistiques, journalisme, droit, sciences naturelles, médecine, poésie) dans lesquels on a écrit.

C'est donc un panthéon national orienté sur la bulgarité et non la littérarité. Neuf ans plus tard, le canon proposé par l'histoire de la littérature bulgare d'Aleksandăr Teodorov-Balan⁸ n'est guère différent. Quel est son propos ?

Chaque peuple a ses productions verbales : il en crée certaines tout seul et il en emprunte d'autres à des voisins proches ou lointains, en les retravaillant à sa manière. [...] L'histoire de la littérature bulgare parle de la production verbale orale et écrite du peuple bulgare qui vit dans la principauté de Bulgarie ou en dehors, dans des régions placées sous l'autorité de la Turquie, de la Roumanie, de la



Serbie, de la Russie ou de l'Autriche. Le noyau du peuple bulgare forme aujourd'hui la principauté de Bulgarie, et la littérature de ce noyau est le représentant de l'activité culturelle de l'esprit (*dyx*) bulgare.

On ne saurait plus clairement lier « esprit national » et production littéraire. Aussi n'est-on pas étonné que l'accent soit mis, comme chez Marinov, sur l'histoire événementielle, la mémoire du temps du « joug », de « l'esclavage », des « phanariotes ». Et, si les auteurs évoqués sont plus nombreux, incluant véritablement des écrivains cette fois, leurs textes ne sont pas vraiment analysés dans une perspective littéraire. Ce que reconnaît d'ailleurs l'auteur philologue de formation.

La première histoire littéraire bulgare qui se donne pour tâche de constituer un canon véritablement littéraire est *l'Histoire de la nouvelle littérature bulgare*⁹ de Boyan Penev, en quatre tomes volumineux parus entre 1930 et 1936. Son point de départ est le constat que la littérature bulgare d'avant la Libération de la domination ottomane est victime de représentations toutes faites et de clichés, sa principale tâche étant alors de constituer le corpus des œuvres fondamentales de la littérature bulgare à analyser pour en tirer des conclusions. Si l'histoire de Boyan Penev est un ouvrage impressionnant par la somme de travail réalisé, par la pertinence d'analyses toujours actuelles et toujours intéressantes au XXI^e siècle, elle ne nous dit rien des langues de l'espace littéraire bulgare et ne traite que du canon écrit, traduit, édité en bulgare.

Le dernier grand récit littéraire national est *l'Histoire de la littérature bulgare*¹⁰ du critique littéraire Svetlozar Igov, écrite

quelques années avant la chute du communisme et rééditée de nombreuses fois. Prolongeant l'établissement d'un lien fort entre littérature et Nation, loin d'interroger les concepts convoqués (l'avant-propos est intitulé « Destin national et littérature »), l'auteur reprend à son compte des notions et représentations qu'il serait bon de remettre en question : la position de la Bulgarie comme « berceau des plus anciennes civilisations », le « destin tragique » des peuples balkaniques, l'idée de ruptures successives venant périodiquement ralentir ou interrompre un « cours naturel des choses » et mettre à mal une identité sans cesse recherchée et revendiquée, l'importance du Verbe comme seul élément durable et stable contre tout ce qui passe. Des critiques ont souligné l'absence criante des femmes dans le canon établi par cette histoire littéraire, son caractère téléologique, mais elle contient d'autres blancs : une fois de plus, on garde un silence pudique – ou on se contente de l'évoquer « en passant » – sur la situation de colinguisme¹¹ (bulgare, vieux-slave, grec, turc, arménien, ladino) caractéristique aussi bien de l'État médiéval fondé en 681 que des territoires bulgares, incorporés durant cinq siècles au sein de l'Empire ottoman pluriethnique où se sont croisées langues, cultures et religions. On ne dit rien non plus d'un phénomène qui s'est accentué récemment (depuis 1989) : les « écritures migrantes¹² », celles d'écrivains bulgares vivant en dehors des frontières nationales et écrivant soit en bulgare, soit dans la « langue de l'autre » (français, anglais, allemand principalement).

On pourrait donc reprendre pour le compte de l'historiographie littéraire bulgare ce que dit Lucie Robert¹³ à propos de la littérature québécoise, et parler d'un



« savoir nationaliste sur la littérature » au lieu « d'un savoir littéraire sur le corpus national ».

Qu'en est-il donc de ce colinguisme ? De ses tribunes, de ses libertés ou de ses restrictions ?

Arméniens, juifs ashkénazes, Turcs : une présence très ancienne

Les premiers peuplements arméniens sur les territoires bulgares actuels remontent au V^e siècle après J.-C. avec l'entrée des armées byzantines qui comptent des Arméniens dans leurs rangs. Entre le VII^e et le X^e siècles, des soldats arméniens viennent à plusieurs reprises s'installer sur les territoires bulgares, de même que les hérétiques pauliciens (en majorité des Syriaques et des Arméniens). Des villages pauliciens naissent ainsi sur le cours de la rivière Ossām, entre Plovdiv et Karlovo, puis, à partir du XII^e siècle, sur le cours du Danube et en Bulgarie du nord. Au XII^e siècle, des colonies arméniennes grégoriennes sont aussi fondées, par exemple à Plovdiv pourvue d'un conseil de fabrique arménien grégorien. D'autres vagues de migration ont lieu avec les attaques arabes, perses et turques, notamment après la guerre turco-perses au XVI^e siècle et la grande famine en Arménie occidentale. Migration facilitée par le fait que les deux populations, bulgare et arménienne, se trouvent dans l'Empire ottoman. Après 1878, selon les recensements de 1880 et de 1881, environ 4.000 Arméniens vivent dans la Principauté de Bulgarie et 1.300 en Roumélie orientale, ce qui fait un total de 5.300. Les massacres de 1896, sous le sultan Abdül Hamid, et le génocide de 1915-1922 perpétré par les Jeunes Turcs

favorisent de nouvelles vagues de migration parmi les Arméniens survivants : en 1922, par arrêté du gouvernement de Boris III, les frontières bulgares sont ouvertes aux migrants arméniens (25.000), ce qui porte leur nombre à 36.568, principalement dans les villes de Sofia, Plovdiv, Varna, Choumen, Roussé, Bourgas, Silistra, Dobritch, Stara Zagora, Yambol, Haskovo.

Durant la domination ottomane, et un certain temps après la Libération, la plupart des Arméniens sur les territoires bulgares parlent turc, l'arménien n'étant utilisé qu'à l'église, d'où l'existence de livres religieux ou au contenu « populaire » écrits en turc avec l'alphabet arménien. La question de la langue est, en tout cas, cruciale pour les Arméniens, dans leur imaginaire identitaire, et ils évoquent souvent la peur d'une assimilation qu'ils qualifient de « génocide blanc, plus terrible que celui commis par les Turcs¹⁴ ».

On ne saurait dater exactement la présence juive sur les territoires de l'actuelle Bulgarie : VI^e siècle avant J.-C. ? Après la destruction du royaume juif ? Si la présence de Juifs dans le deuxième royaume bulgare (1186-1393) ne fait aucun doute, c'est en tout cas à partir de 1492 et de l'expulsion des Juifs d'Espagne que se produisent d'importantes vagues d'émigration successives de Juifs séfarades vers l'Empire ottoman, notamment sur les territoires bulgares qui font partie de l'Empire : à Nikopol, Sofia, Philippopolis (actuellement Plovdiv), Vidine, Tatar-Pazardjik, Roustchouk (actuellement Roussé, ville natale d'Elias Canetti). L'arrivée de Juifs ashkénazes a été, quant à elle, sporadique : Juifs hongrois chassés en 1360 par Louis I^{er}, qui ont trouvé refuge auprès du roi Ivan



Chichman (dont la mère était elle-même juive) ; Juifs russes et polonais arrivant après la guerre russo-turque de 1878 qui a mis fin à la domination ottomane sur les territoires bulgares.

Les premières statistiques fiables concernant la population de la principauté bulgare sont celles du recensement de 1881, effectué par la Direction de la statistique nouvellement créé. Sur une population totale de 2.007.919 personnes, on comptait 1.345.507 Bulgares, 527.284 Turcs, 37.600 Tsiganes, 14.020 Juifs séfarades (les Juifs ashkénazes n'étant pas séparés des Allemands, Russes, Hongrois et autres, on ne connaît pas leur nombre), 3.837 Arméniens. En Roumélie orientale, le recensement de 1880 dénombre, pour une population totale de 815.591 personnes, 573.560 Bulgares, 174.700 Turcs et Pomaks (Bulgares musulmans), 19.549 Tsiganes, 4.177 Juifs et 1.306 Arméniens.

Jusqu'en 1878, rares sont les Juifs qui parlent un peu le bulgare. En revanche, ils pratiquent quasiment tous le turc qu'ils n'écrivent pas (tout au long du XIX^e siècle, l'illettrisme demeure élevé au sein de la population juive). À partir de 1870 et de la création de la première école de l'Alliance israélite universelle (AIU) à Choumen, puis à Samokov (1874), la langue de l'instruction est le français, les méthodes sont modernes et l'enseignement presque gratuit, tandis que dans les *meldares* rabbiniques, on n'apprenait qu'à lire des prières, des pages de la Bible. En 1901, on comptait 14 écoles juives subventionnées par l'AIU, dans lesquelles étaient scolarisés 3.870 élèves, garçons et filles. Dans ces conditions, en 1934, 75,5 % des Juifs vivant en milieu urbain savaient lire et écrire (pour les Bulgares, ce pourcentage était de 74%¹⁵).

On connaît maintenant assez bien les conditions dans lesquelles ont vécu, péri et survécu à la Shoah les Juifs de Bulgarie pendant la Seconde Guerre mondiale. Si ceux du Royaume (environ 48.000) ont subi lois antijuives, spoliations, déportation en province, camps de travail, ils n'ont pas été envoyés dans les camps de la mort, contrairement aux 12.000 des territoires sous administration bulgare (Macédoine et Thrace égéenne¹⁶). Entre 1948 et 1951, environ 43.000 Juifs émigrent en Israël, ce qui ramène la population juive en Bulgarie à un nombre insuffisant pour qu'elle puisse peser sur la vie politique (6.500).

Après la libération de la Bulgarie de la domination ottomane, les Turcs demeurés dans la principauté de Bulgarie doivent s'adapter à la nouvelle réalité politique, économique et culturelle tout en continuant à avoir des liens avec l'Empire ottoman (puis avec la République de Turquie). Ils représentent 20% de la population et c'est une « minorité ethnique » – selon le terme officiel – paisible, laborieuse, plutôt pauvre et peu instruite, qui fera plus d'une fois preuve de sa loyauté et prendra part aux différentes guerres du XX^e siècle dans l'armée bulgare. Dans les régions où la population est fortement mêlée on observe des relations de bon voisinage, d'amitié, de tolérance et de respect à l'égard des différentes pratiques et fêtes religieuses. Si la Bulgarie a accueilli sans difficultés les réfugiés arméniens et juifs sur son territoire, le rapport aux Turcs, la politique à leur égard, sont rendus complexes et fluctuants par les cinq siècles de domination ottomane, passé qui ne passe toujours pas. La Constitution de la Principauté de Bulgarie (Veliko Tărnovo, 1879) garantissait à tous



les ressortissants (toute personne née sur le territoire bulgare ou née à l'étranger de parents bulgares) la liberté confessionnelle tant que les rites n'enfreignaient pas les lois, la gratuité de l'instruction obligatoire, la liberté de la presse. Mais d'une part, toutes les potentialités ouvertes par la loi n'ont pas été exploitées (sous-représentation des musulmans au parlement, par exemple), d'autre part ce cadre libéral n'a pas empêché une politique fluctuante à l'égard des Turcs, en relation, notamment avec les événements politiques qui avaient lieu en Bulgarie, en Turquie et les relations entre Turquie et Bulgarie d'où des vagues d'émigration successive. Le régime communiste, rompant avec l'internationalisme fondateur, prône très vite l'existence d'un État homogène. La politique d'assimilation, qui inclut plusieurs campagnes de changement de noms des musulmans, bulgares et turcs, culmine d'abord en 1985 avec le « processus de renaissance », campagne de changement de noms forcés des Turcs : l'idée était que les Turcs étaient en fait des Bulgares islamisés de force sous la domination ottomane et qu'il fallait les « faire renaître à leur véritable identité » en leur faisant adopter des prénoms et noms de famille bulgares. Puis en 1989 avec ce qu'on a appelé cyniquement « la grande excursion ». Cette émigration d'environ 300.000 Turcs vers la Turquie, après leurs protestations (réprimées) contre le processus de renaissance et l'interdiction de l'usage du turc dans l'espace public, à la faveur de l'ouverture de la frontière bulgare-turque entre mai et août 1989, correspond aux intentions du pouvoir : quelques semaines auparavant, Todor Jivkov aurait évoqué le déplacement de 200 000 Turcs du sud de la Bulgarie. Et la manière dont on convoque les Turcs pour

leur donner les passeports leur permettant de sortir de Bulgarie, en leur enjoignant de n'emporter que le strict nécessaire, suivie de la proclamation de l'ouverture des frontières, a provoqué une véritable psychose et le sentiment qu'on les chassait du pays, l'ambiance étant plus que tendue depuis 1985. On estime actuellement que les Turcs sont au nombre de 588.000, c'est la communauté la plus importante en Bulgarie (soit 8,8% de la population totale d'après le recensement de 2011¹⁷).

Presse et écoles arméniennes, juives et turques

Durant la période ottomane, la vie de la communauté arménienne est repliée autour de l'église, des fêtes et rites religieux, des traditions familiales. Mais la vie culturelle est peu développée, l'enseignement en arménien n'existant qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, à la faveur des *tanzimats* (1839-1876) dans l'Empire ottoman (*Hatt-i Sharif* de Gülhane, en 1839, sous Abdülmejid I^{er}, qui prévoit notamment une réforme de l'enseignement, l'égalité entre les sujets, quelle que soit leur religion ; *Hatt-i Humayun* de 1856 qui étend l'application des réformes, garantit l'égalité entre tous les citoyens ottomans sans distinction de religion).

Lorsque la Bulgarie devient indépendante, en 1878, les Arméniens connaissent très mal leur langue, ils parlent plutôt le turc qu'ils écrivent avec l'alphabet arménien (à cette époque, le turc ottoman s'écrit avec l'alphabet arabe). L'acquisition de la langue maternelle devient l'une des priorités de la communauté arménienne par la création d'écoles plus ou moins tolérées par les différents gouvernements bulgares : à Plovdiv



(une école gratuite, « K. Tioutioundjian », qui existe encore aujourd'hui, dans la cour de l'église, et, jusqu'en 1944, une école privée, payante, celle de la congrégation des Mekhitaristes, avec un enseignement assuré par des religieux arméniens d'Autriche et un programme laïc spécifique) ; à Sofia (« Aramian », 1896, et « Mesrobian djemaran », 1925) ; Bourgas, Yambol, Haskovo, Aïtos, Pazardjik, Nova Zagora, Stara Zagora, Sliven, Choumen, Roussé. Soit, au total, dans treize villes. Ces écoles existent jusque dans les années 1960 et dispensent un enseignement jusqu'en 7^e classe. Entre 1930 et 1934, on comptait donc 15 écoles arméniennes en Bulgarie, 91 enseignants, 2.354 élèves. En 1998, il n'y avait plus que 980 élèves, et l'enseignement de l'arménien était facultatif. Entre temps, des mesures prises en 1961 ont considérablement restreint l'enseignement de l'arménien en Bulgarie (comme des langues des autres communautés que l'on voulait intégrer) : l'apprentissage des langues maternelles autres que bulgare devenait facultatif, dans des classes adjointes aux écoles bulgares, à raison d'une heure d'enseignement qui s'ajoutait au reste, ce qui rebutait beaucoup d'enfants.

À partir de 1990, dans la Bulgarie libérée du communisme, sur la base de la Convention des droits des minorités, l'enseignement de la langue maternelle est de nouveau toléré. À Plovdiv, l'école rouvre ses portes et des classes facultatives voient le jour à Sofia, Varna, Bourgas. L'apprentissage porte avant tout sur l'écriture et la lecture, l'histoire de l'Arménie, la littérature, le folklore. L'enquête menée par Evguenia Mitseva auprès de la population arménienne montre un déclin de la connaissance de la langue arménienne au fil des

générations (ce qui n'est pas sans incidences, évidemment et comme on le verra, sur l'édition de livres arméniens)¹⁸.

Concernant la presse, on comptait 72 titres (plus ou moins durables) entre 1878 et 1944, dont 34 à Sofia. En 1944, tous sont fermés. On crée un unique journal, *Erevan*, qui sort d'abord en arménien, puis en bilingue. À l'heure actuelle, il existe trois journaux bilingues arménien-bulgare : *Erevan* (Sofia), *Vahan* (Plovdiv, depuis 1991) et *Hayer* (Bourgas, depuis 1994).

Dans un article sur « les débuts du sionisme dans les Balkans¹⁹ » après la fondation de l'Organisation sioniste mondiale en 1897, Esther Benbassa rappelle que « le cas de la Bulgarie, État-nation inspiré du modèle occidental, constitue un exemple significatif. Berceau du pré-sionisme, du sionisme pré-herzlien, du sionisme herzlien et de ses diverses tendances, la Bulgarie put le devenir parce qu'elle n'était plus ottomane. » Des organisations sionistes nommées *Yišuv Eretz Israel* (retour en terre d'Israël) sont créées à Plovdiv, Tatar-Pazardjik, Roustchouk et Vidine, et elles entrent en conflit avec l'Alliance israélite universelle dont les directeurs et instituteurs sont expulsés. C'est le début de l'hébraïsation des écoles juives. Les sionistes finissent aussi par s'emparer du Consistoire général, profitant de l'attitude neutre, plutôt bienveillante, du gouvernement bulgare à leur égard dans la mesure où le bulgare et l'hébreu remplacent le français dans les écoles juives (l'instruction primaire et secondaire étant gratuite). Dans les campagnes, il y a peu de contacts entre Bulgares et Juifs et, dans les villes, ils se font plutôt en turc. Les Juifs ne connaissent que très peu le bulgare. Ils parlent quasiment



tous le turc qu'ils n'écrivent pas. En 1926, le judéo-espagnol était la langue déclarée par 89,43 % des Juifs. Loukaz du prince Alexandre de Battenberg, en 1880, concernant les « règlements provisoires pour le gouvernement ecclésiastique des chrétiens, musulmans et juifs » fait de la synagogue le noyau de chaque groupement juif. En 1920, le statut organique voté proclame l'unité religieuse et nationale de tous les Juifs habitant la Bulgarie. Il n'existe qu'une seule communauté juive par ville (sauf à Sofia et Roustchouk où est tolérée la division entre séfarades et ashkénazes). Le rabbin s'occupe uniquement de religion.

En 1893 fut inaugurée à Roustchouk la première imprimerie en judéo-espagnol. Dès lors, une presse pouvait se développer dans cette langue : 7 journaux et revues entre 1882 et 1903, 23 entre 1904 et 1918, 4 entre 1919 et 1923 et 13 entre 1924 et 1944, soit un total de 53, publiés à Sofia, Plovdiv, Pazardjik, Roussé²⁰.

L'enseignement du turc, dans la Bulgarie libre, connaît des hauts et des bas suivant les vicissitudes de la politique bulgare à l'égard de ses ressortissants turcs. Entre 1894 et 1912, les écoles laïques turques en Bulgarie se répartissent comme suit²¹ :

année	écoles élémentaires	instituteurs	élèves	collèges	enseignants	élèves
1894	1284	1460	72582	16	6	554
1909	1214	1520	62103			
1912	1206	1420	63778	28	59	1286

Mais un grand nombre d'enfants (notamment les filles) ne les fréquentaient pas, d'où un pourcentage d'illettrisme élevé (88% en 1926²²). Les élèves scolarisés

(environ la moitié des enfants turcs) pouvaient ensuite suivre des études secondaires et supérieures dans les établissements publics bulgares ou, pour les plus aisés, en Turquie. Il en a résulté la formation d'une intelligentsia qui s'est consacrée à l'écriture (écrivains et journalistes). La situation s'améliore sensiblement sous les gouvernements démocratiques (notamment celui d'Alexandăr Stamboliïski) de l'entre-deux-guerres, avant 1934. L'État aide les écoles turques et plusieurs bibliothèques voient le jour. Outre les écoles laïques privées, à partir de 1918 fonctionne un Institut pédagogique turc public, puis, en 1923, la *medrese* « Nüvvab » à Choumen, chargée de la formation des imams et autres membres du clergé musulman. On y enseigne de nombreuses matières littéraires, philosophiques et théologiques, et plusieurs écrivains sortirent de ses rangs. Le coup d'État militaire de 1934 freine brutalement ce processus, le gouvernement soutient les musulmans les plus conservateurs.

Sur les 1482 écoles turques fonctionnant en 1926, il ne restait, en 1944, que 460 écoles primaires et 29 collèges, les autres étant soit fermés, soit transformés en écoles bulgares.

Sous le régime communiste, la période la plus favorable est celle des années 1950-

1960 : on ouvre une seconde école pédagogique à Kărdjali, ainsi que des lycées turcs à Sofia et à Razgrad, un lycée pour jeunes filles turques à Roussé. La *medrese* Nüvvab,



à Choumen, se transforme en lycée turc. Durant l'année scolaire 1952-53, une chaire de langue et littérature turques est créée à l'université de Sofia. En 1958, on compte en Bulgarie 1.156 écoles primaires turques avec plus de 105.000 élèves, tandis que 6.337 Turcs font leurs études dans les lycées et écoles pédagogiques. Tous ces établissements sont fermés en 1959, suite au virage pris par la politique bulgare à l'égard des minorités, principalement des Turcs. À partir de 1969, le turc ne s'enseigne nulle part.

Après les changements de 1989, les Turcs recouvrent leurs noms. Dans les écoles communales, on réintroduit, non sans luttes, l'apprentissage de la langue maternelle à raison de 4 heures, d'abord comme matière facultative, puis comme seconde matière obligatoire. Des écoles musulmanes sont ouvertes (Choumen, Momtchilgrad, Roussé), ainsi qu'un Institut supérieur en études islamiques (Sofia), des chaires de turcologie dans les universités de Sofia, Choumen, Plovdiv.

En ce qui concerne la presse, entre 1865 et 1985, 173 journaux et revues sont publiés en turc sur les territoires bulgare²³, depuis la création à Roustchouk, en 1865, grâce au gouverneur réformateur Midhat Pacha, d'une imprimerie moderne en français, turc et bulgare. Dans le nouvel État bulgare, la presse turque suit avec intérêt les débats qui ont lieu en Turquie autour des deux principaux mouvements : celui des Jeunes Turcs et celui qui est favorable au Sultan. Une partie de l'intelligentsia libérale émigre en Bulgarie. Avec l'intelligentsia turque locale, elle publie des journaux et des revues qui diffusent les idées jeunes-turques. Sur 44 périodiques parus entre

1878 et 1908, on estime que 25 auraient été édités ou financés par les Jeunes Turcs.

Dans l'entre-deux-guerres, on recense 68 publications en turc. La langue de la presse laïque et pro-européenne se libère peu à peu des mots arabes et persans, contrairement aux journaux pro-islamiques qui conservent le turc ottoman. Un grand nombre de journaux paraissant dans les années vingt et trente prônent la bonne entente entre Bulgares et Turcs dans le pays malgré une certaine amertume suscitée par le fait qu'après 1924, les dirigeants bulgares soutiennent la fraction la plus conservatrice du clergé musulman, et la presse turque paraissant en Bulgarie se polarise autour des kémalistes et des anti-kémalistes. À l'initiative de la presse pro-kémaliste, un mouvement public se fait jour, au sein de la communauté turque, en faveur d'une sécularisation du système éducatif, de l'adoption du costume occidental, de l'égalité des hommes et des femmes et de tribunaux civils dotés de plus de pouvoirs.

Après le coup d'État du 19 mai 1934, les publications kémalistes sont interdites, des instituteurs et des journalistes sont chassés de Bulgarie ou internés. Les müftis, forts du soutien gouvernemental, reviennent même jusqu'en 1938 à l'alphabet arabe qui avait été abandonné, en Bulgarie, en 1929. Les réformes rapides menées par Mustafa Kemal en Turquie contrastent donc avec le conservatisme culturel et social dans lequel sont maintenus les Turcs de Bulgarie.

Le régime communiste, dès ses débuts, mène une politique contradictoire à l'égard des Turcs. Selon les besoins que l'on a de cette population dans la politique à l'égard de la Turquie, on tolère une presse qui s'inscrit dans la ligne définie par le parti



communiste (on compte 39 périodiques turcs entre 1944 et 1985) ou, au contraire, on interdit un bon nombre de journaux : ainsi, après le Plenum d'avril 1956 (qui entérinait le dégel initié en Union soviétique par Khrouchtchev), la politique à l'égard des Turcs change brutalement et l'on commence à envisager d'effacer tout ce qui distingue ethniquement la minorité turque en Bulgarie, sa langue en premier chef. 1969 marque le début d'une campagne d'assimilation qui provoque une vague d'émigration vers la Turquie. Entre 1969 et 1985, seuls deux journaux sont tolérés, il n'en reste plus qu'un après 1985, *Nova Svetlina* [Nouvelle lumière], antenne du Comité central du Parti communiste, qui paraît en bulgare seulement et qui, par ironie, devient l'un des moteurs de la propagande de la politique d'assimilation des Turcs. Après la chute du régime totalitaire, la presse turque renaîtra difficilement, dans un contexte économique et social très difficile. Les revues et journaux qui paraissent ont une vie très courte, faute de moyens et de soutiens financiers.

Une littérature en arménien, judéo-espagnol (ladino) et turc ignorée

Non seulement, comme on l'a vu, l'historiographie littéraire bulgare ignore totalement ce qui s'est écrit et/ou publié dans d'autres langues que le bulgare, mais trouver l'information s'avère être un véritable « parcours du combattant » tant elle est disséminée, parcellaire, difficile à trouver. Celle dont je dispose à ce jour ne représente de toute évidence qu'une partie très réduite de ce qui existe. Et pourtant, elle impressionne déjà par sa quantité. Ne

connaissant aucune de ces trois langues, je me contenterai de livrer ici des observations quantitatives.

La bibliographie des livres publiés en arménien sur les territoires bulgares fait état de 381 titres arméniens et de 6 livres écrits en turc avec l'alphabet arménien parus entre 1885-1944 et de 12 titres pour la période 1944-1989²⁴.

La plus grande partie (163 titres) a trait à ce qui m'intéresse ici, à savoir la littérature au sens restreint, écrite ou traduite en arménien : 40 romans, 22 récits, 21 nouvelles, 20 poésie, 37 pièces de théâtre et livrets d'opérette, 11 contes et légendes, 12 recueils anthologiques. Certains sont des textes importants pour la littérature arménienne, écrits par des écrivains considérés comme majeurs : le roman *Le fou* d'Hagop Melik Hagopian (Raffi), écrivain majeur, la nouvelle satirique *Mendiants honorables* d'Hagop Baronian, *Un amour rejeté* d'Ervant Eruhan, *Le camarade Chahnazar* de Nichan Bechigtachlian.

L'édition de livres arméniens n'a pas été régulière, elle s'est faite par périodes : 1885-1890 (Plovdiv, Varna, Roustchouk) ; 1894-1896 (Plovdiv, Varna) ; 1906 (Roussé) ; 1915 (Sofia) ; à partir de 1925 à Plovdiv et Sofia. Si la majeure partie des imprimeurs étaient des Arméniens, on compte aussi des imprimeurs bulgares (et inversement, des imprimeurs arméniens imprimaient des livres bulgares).

Entre 1885 et 1890 sortent 13 livres de littérature dont une traduction du *Médecin malgré lui* de Molière et une traduction de l'auteur du réveil national bulgare Lioubène Karavelov.

Durant la période 1901-1925, Choumen et Sofia s'ajoutent à la liste des villes

Ville	Période	Nombre de livres	Nombre d'imprimeries	Imprimeries arméniennes	Livres	Imprimeries bulgares	Livres
VARNA	1897-1926	89	13	9	56/11	4	22
PLOVDIV	1885-1944	106	16/6	12	91/6	4	9
ROUSSÉ	1891-1923	26	9	6	23	3	3
SOFIA	1903-1943	155	12	11	154	1	1
CHOU MEN	1902-1905	5	1	1	5		
TOTAL		381	51/6	39	346	12	35

où l'on imprime des livres en arménien. À Varna s'installe le pasteur Abraham Amirhanians, chassé de Russie, qui développe une activité de missionnaire et sociale auprès des réfugiés arméniens de 1896. Il édite des livres musulmans et chrétiens, traduit le Coran de l'arabe en arménien.

On compte pour cette période 37 titres de littérature, dont 9 traductions : 7 du français (2 comédies de Molière et 5 livres d'auteurs « populaires » que le canon français a oubliés : René de Pont-Jest, Louis Noir, Jules Mary) et 2 du russe (Gorki).

Entre 1926 et 1944, il se produit un essor fulgurant puis un déclin de l'édition et de l'impression de livres arméniens en Bulgarie. C'est une période de stabilisation économique et financière de la population arménienne, de formation d'une bourgeoisie aisée d'industriels, de commerçants, de conscience identitaire forte, de bonnes connaissances de la langue et de l'histoire arméniennes. On voit se développer écoles et collèges arméniens, sociétés et associations caritatives, touristiques, sportives, culturelles, partis politiques. La diffusion des livres se fait par vente privée et par la poste, mais aussi sous forme de prêt dans les *tchitalichtés* (salles de lecture) : *Krassirats*, *Vanig*, *Parekordzagan* (Plovdiv), *Papken*

Siouni (Varna), *Haratch*, *D-r Benne* (Sofia), *Rafi* (Pazardjik)... Désormais, toute l'activité d'impression et d'édition arménienne est concentrée à Sofia et Plovdiv, villes qui comptent le plus fort taux de population arménienne. C'est là aussi que vit l'intelligentsia : journalistes, publicistes, hommes politiques, enseignants, traducteurs, etc. Il sort une centaine de livres de littérature. La part de littérature de témoignage et de mémoire du génocide est importante. Parmi les 31 traductions, 14 sont faites à partir du français (Maupassant, Michel Zévaco, Arthur Bernède, Ponson du Terrail, Alexandre Dumas, Jules Verne, Jules Lermina, Louis Feuillade, Jules Mary, George Sand), 10 de l'allemand, directement ou en passant par le bulgare ou l'anglais (principalement Christoph von Schmid, les frères Grimm), 3 du russe, 2 du bulgare, 1 de l'anglais et 1 du polonais.

Entre 1944 et 1989, il ne sort qu'un livre de littérature, pour enfants, la traduction des *Aventures du petit Muck* de Wilhelm Hauffmann faite par Kevork Terzian, publiée en 1944 à Plovdiv. À partir de 1945, il n'y plus qu'une maison d'édition, nationalisée, « Massis », à Sofia, et une à Plovdiv, Paros, qui sortent des livres à orientation communiste dans le contexte politique, économique et social bien connu



du totalitarisme. L'Organisation de l'Union des Arméniens en Bulgarie « Erevan » est créée. On ne publie plus de livres en arménien en Bulgarie, mais on en reçoit de l'Arménie soviétique, ainsi que des journaux. Des intellectuels arméniens anti-communistes sont déportés en Sibérie, certains Arméniens rentrent en Arménie soviétique, d'autres émigrent aux États-Unis.

Les recherches de Gaëlle Collin et de Michael Studemund-Halevy sur la littérature publiée en judéo-espagnol en Bulgarie sont riches d'informations qu'ils portent pour la première fois au public. Le nombre exact des livres édités en judéo-espagnol (en caractères hébreux, latins ou cyrilliques) est encore inconnu. D'après la *Bibliography of the Hebrew Book*²⁵, 3333 livres ont été publiés en judéo-espagnol entre 1492 et 1960, dont la plupart au XX^e siècle. Les ouvrages publiés entre 1873 et 1946 en Bulgarie s'élèvent à 190 : 101 à Sofia ; 44 à Plovdiv ; 35 à Roussé ; 2 à Pazardjik ; 3 à Vidin ; 2 à Varna, 2 à Bourgas et un à Choumla (actuellement Choumen)²⁶. Le corpus, cependant, n'a pas été entièrement analysé. De même, « nous ne savons presque rien de l'histoire de l'édition et de la diffusion réelle du livre juif parmi les Séfarades de l'Empire ottoman et des pays de la zone balkanique. Hormis les quelques grandes bibliothèques synagogales et communautaires, les collections de fondations pieuses, d'associations littéraires ou de loges maçonniques, entre quelles mains se trouvaient les livres ? Que lisaient au juste les Juifs séfarades de Bulgarie (ou d'ailleurs) ? Quelle était la place du livre dans les foyers judéo-espagnols, dans la vie quotidienne et dans la vie religieuse²⁷ ? »

La Bulgarie détient des fonds très importants : bibliothèque Ivan Vazov de

Plovdiv (79 titres), bibliothèque Stilian Tchilinguirov de Choumen (12 titres), bibliothèque des archives d'État de Sofia (219 titres). D'après Gaëlle Collin et Michael Studemund-Halevy, ils représenteraient sans doute le tiers des éditions bulgares en judéo-espagnol. S'ajoutent à cela d'autres fonds, situés au Danemark, à Washington et à Harvard, ainsi que le Fonds Benjamin Arditti aux archives de Yad Vachem, Jerusalem (78).

Qu'en est-il de la littérature qui m'intéresse ? Autant les ouvrages consacrés à l'histoire et au sionisme sont importants (le sionisme, on l'a vu, s'est implanté très tôt en Bulgarie), autant on trouve peu de livres de littérature. Dans la collection de Benjamin Arditti : 3 pièces de théâtre traduites de l'allemand, du yiddish et de l'hébreu, imprimées à Sofia et Kazanlâk par des imprimeurs ou éditeurs juifs en 1910, 1910 et 1930, auquel il faut ajouter un *divertimiyento literaryo para la familia judiya* de Yosef Alhalel intitulé *La Judiya*, imprimé en cyrillique à Ruse en 1931.

Sur les 79 ouvrages conservés à la bibliothèque Ivan Vazov de Plovdiv, couvrant la période 1896-1940, on compte 5 romans et nouvelles, 6 pièces de théâtre (dont un drame traduit du polonais, une traduction du *Malade imaginaire* de Molière, des traductions de l'hébreu), imprimés à Sofia, Plovdiv, Kazanlâk et Roussé en caractères hébreux ou latins par des éditeurs bulgares et juifs.

La bibliothèque conserve aussi de nombreux titres de la presse judéo-espagnole publiée en Bulgarie entre 1880 et 1940, dans laquelle étaient publiés des romans-feuilletons, pièces de théâtre, nouvelles et poèmes.

Les recherches effectuées aux archives d'État ont mis au jour 5 titres de livres en



littérature (dont 4 traductions du français et de l'hébreu) imprimés par des éditeurs juifs et bulgares à Sofia, Plovdiv et Roussé entre 1892 et 1899.

En ce qui concerne le XX^e siècle, la bibliographie établie par Jacques Eskenazi et Alfred Crispin concernant les Juifs sur les territoires bulgares²⁸ semble indiquer que les écrivains juifs de Bulgarie écrivaient uniquement en bulgare. Cette bibliographie, cependant, ne me paraît pas exhaustive : ce sera une recherche à compléter ultérieurement.

C'est avec la littérature des Turcs de Bulgarie que mes recherches sont, à ce jour, les moins abouties : d'une part, c'est la plus importante en nombre, de l'autre, les informations la concernant sont très dispersées et fragmentaires, le manque d'intérêt des chercheurs bulgares étant d'ailleurs pointé par Yordanka Bibina, chercheuse bulgare spécialiste de littérature turque, dans un article qu'elle consacre à la poésie des Turcs bulgares après la Seconde Guerre mondiale : « Je pense que nous, chercheurs, devons entreprendre l'importante tâche de faire connaître au grand public bulgare toute la richesse de ce qui a été créé en langue turque²⁹. »

La diversification des genres (romans, nouvelles, récits et toujours poésie qui demeure le genre dominant) de la littérature des Turcs de Bulgarie a lieu entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, la majorité des textes ayant été publiés dans des revues et des journaux. L'un des principaux problèmes auxquels se heurtent les écrivains turcs est lié, on l'a vu, à la tolérance ou à la non-tolérance de leur langue par les autorités bulgares. En témoignent ces lignes du poète Naci Ferhadov qui a

publié sept recueils de poèmes dont six en bulgare :

J'ai vécu pendant cinquante-cinq ans une patrie à deux langues : le bulgare lui, il est difficile, le turc lui, il est difficile. On a interdit le turc. J'ai écrit en bulgare. Si on l'interdit lui aussi, j'écrirai dans n'importe quelle autre langue, parce que je ne peux pas ne pas écrire³⁰.

Mais lorsqu'on écrit en turc dans un pays majoritairement bulgarophone, quel public peut-on toucher ? C'est un autre problème, tout aussi important qui explique aussi, en partie, le manque d'intérêt pour une littérature pourtant riche. Les chiffres sont éloquentes : 90 livres (dont des ouvrages de littérature) sont publiés principalement par les imprimeries *Balkan* et *Horchid* de Plovdiv, mais aussi à Choumen en 1913 ; 50 entre 1920 et 1943, imprimés par des éditions turques de Plovdiv, Choumen, Sofia, Oriahovo, Varna, Pleven, Svichetov³¹. Durant les années 1950-1960 il sort une centaine de livres écrits par des écrivains turcs de Bulgarie. Une grande partie d'entre eux publient leurs œuvres dans des organes officiels du régime : *Yeni İşık* (*Нова Светлина*), *Yeni Hayat* (*Нов Живот*). Mais il paraît aussi beaucoup de titres aux éditions bulgares *Narodna Prosveta* : entre 1957-1969, la liste établie par Bilal Şimşir en annexe de sa brochure consacrée à la littérature des Turcs de Bulgarie³² recense 89 titres : 45 recueils de poèmes, 44 titres de prose (romans, nouvelles, récits).

Malheureusement, ils n'ont pas été réédités ultérieurement dans des anthologies ou dans des recueils en Bulgarie, contrairement à ce qui se passe en Turquie



où ces textes sont inclus dans l'anthologie formant le 8^e tome de l'*Histoire de la littérature turque hors de Turquie*³³. Bien plus, tous ces textes se trouvent dans des dépôts situés en dehors de Sofia et quasiment inaccessibles³⁴. Ils ne sont pas traduits en bulgare. Cette absence d'intérêt en Bulgarie est la cause de deux « blancs » scientifiques soulignés par Yordanka Bibina : aucune recherche n'a été faite, jusqu'à présent, pour mettre cette littérature en perspective avec la littérature bulgare qui lui est contemporaine et avec la littérature turque dont elle se démarque par son esthétique, sa poétique. Yordanka Bibina présente succinctement, dans son article consacré à la poésie turque, quelques-uns des poètes les plus importants. Une première génération, qui a commencé à écrire dans l'entre-deux-guerres (une dizaine de noms) ; une deuxième génération (milieu des années 1950) qui a pu bénéficier de l'instruction dispensée dans les lycées et instituts pédagogiques turcs ouverts dans les années 1920, à l'université de Sofia, et qui a eu accès à bien d'autres littératures (une dizaine de noms cités) ; une troisième génération qui compte plusieurs femmes poètes, celle des années 1970-1980 (plus d'une douzaine de noms).

Dans un autre article consacré à la prose³⁵, Yordanka Bibina pointe d'intéressants paradoxes qui invitent à nuancer notre point de vue rétrospectif sur la période communiste : si la politique assimilationniste à l'égard des « minorités » a été un frein à la maîtrise et à la préservation des langues maternelles, elle a néanmoins permis l'émergence d'une génération qui a eu accès à l'enseignement supérieur et qui a produit une littérature abondante dans les années 1960... mais qui a aussi dû

s'assujettir au dogme du réalisme socialiste, peut-être plus encore que la littérature bulgare, pour avoir droit de cité.

Dans leurs récits, dont certains sont présentés et analysés, les écrivains turcs racontent les drames quotidiens endurés par des jeunes filles mariées de force trop vite sans amour, par des femmes mal aimées ; le désir des mères de voir leurs enfants sortir d'un milieu étouffé par le poids de la religion et de la superstition grâce à l'instruction ; ils racontent la complexité des relations entre Turcs et Bulgares, la difficulté de vivre entre deux « modèles » sociétaux : un religieux et traditionnel, un athée militant et prônant en théorie l'égalité entre hommes et femmes.

La liste de noms d'écrivains oubliés aujourd'hui est impressionnante : 21 pour cette même période des années 1950 et 1960. Des textes et des écrivains qui n'ont pas rencontré leur public bulgare faute de traductions dans cette langue.

La littérature des Turcs de Bulgarie (tout comme la littérature des écrivains bulgares qui se sont installés ailleurs en continuant d'écrire en bulgare) montre la nécessité qu'il y a à penser la littérature dans une perspective transnationale : combien d'écrivains turcs sont partis en Turquie où ils ont continué à écrire en turc dans un environnement social et culturel tout différent...



Cette première enquête ouvre la voie à de nombreuses questions demeurées à ce jour sans réponse pour moi, mais aussi un grand nombre de pistes à explorer. Il m'apparaît clairement que ces « résidus » de l'historiographie littéraire bulgare que sont



les textes écrits en arménien, judéo-espagnol et turc sont en fait un ensemble important, quantitativement (textes turcs surtout), mais aussi, sans doute, qualitativement : sur ce dernier point, ne connaissant ni l'arménien ni le judéo-espagnol ni le turc, il me faudra rapidement faire appel à la collaboration de chercheurs dans ces littératures, capables de situer la place de ces textes dans les deux champs littéraires concernés, bulgare et arménien/séfarade/

turc, d'évaluer la circulation des formes et des idées. Ce sera un apport à la réflexion sur les transferts culturels, sur les littératures migrantes et sur la nécessité de penser le littéraire dans un cadre transnational. Peut-être une étude approfondie sur ces ensembles textuels, comme j'ai l'ambition d'en mener, suscitera-t-elle enfin, en Bulgarie, de la part des chercheurs, des critiques et du public, l'intérêt qu'ils méritent, ainsi que des traductions en bulgare...

NOTES

1. Ибрахим Татарлъ, « Литературата на турците в България – състояние на изучаването ѝ и някои нейни теоретични и прагматични проблеми », in *Литературата на малцинствата в България след освобождението*, София, Карина М., 1999, p. 63.
 2. Йорданка Бибина, « Поезията на българските турци след Втората световна война », in *Литературата на малцинствата в България след Освобождението, op. cit.*, p. 95.
 3. Cf. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.
 4. Cf. Кирова, Милена, *Неслученият канон. Българските писателки от Възраждането до втората световна война*. София, Алтера, 2009.
 5. Нерсес Касабян, Агоп Гилигян, *Библиография на арменските книги, издадени в България (1885-1944-1989)*, Пловдив, Народна библиотека Иван Вазов, 2008.
- Les noms propres arméniens, turcs et judéo-espagnols évoqués dans cet article sont transcrits du cyrillique. Pour faciliter la lecture, j'adopte non pas la translittération des slavistes, mais la transcription la plus proche de la prononciation française.
6. Gaëlle Collin, Michael Studemund-Halevy, « Un trésor oublié : le fonds judéo-espagnol de la bibliothèque municipale Ivan Vazov de Plovdiv », *Miscelanea y Estudios Arabes y Hebraicos* 55, 2006, pp. 83-117 ; Gaëlle Collin, Michael Studemund-Halevy, « Un trésor oublié, deuxième partie : le fonds judéo-espagnol bulgare de la bibliothèque de Yad Vachem (Jérusalem), le fonds Benjamin Arditti », *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, Volume 13, Number 2, December 2007, pp. 221-232 ; Gaëlle Collin & Michael Studemund-Halévy, « Le fonds de livres judéo-espagnols des Archives Centrales d'État à Sofia : description et catalogue », *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, 15, 1 (2009), pp. 37-60. Je remercie Marie-Christine Bornes-Varol de m'avoir mise sur la piste de leurs travaux. Merci aussi à Michael Studemund-Halevy de m'avoir envoyé les articles indisponibles sur le Net.
 7. Димитър Маринов, *История на българската литература*, Пловдив, 1887.
 8. Александър Теодоров-Балан, *Българска литература, кратко ръководство за средни и специални училища*, Пловдив, Хр. Г. Данов, 1896.
 9. Боян Пенев, *История на новата българска литература*, София, Държавна печатница, 1930-1936.
 10. Светлозар Игов, *История на българската литература*, София, Сиела, 2001.
 11. Concept emprunté à Renée Balibar (*L'Institution du français*, PUF, 1985), même si, pour le grec et le bulgare on ne saurait, à l'époque ottomane, les qualifier de « langues d'État ».
 12. Voir, entre autres, les travaux d'Alexis Nouss.
 13. Lucie Robert, « Conditions d'émergence et de constitution d'une littérature », in *La recherche littéraire, objets et méthodes*, Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), XYZ éd./Presses de l'université de Vincennes, 1993/1998.



14. Евгения Мицева, Сирануш Папазян-Танелян, *Арменците разказват за себе*, София, Академично издателство « Проф. Марин Дринов », 2007, 614 p.
15. Cf. Saül Mézan, *Les Juifs espagnols en Bulgarie. Histoire, statistique, ethnographie*, Paris, El Mundo Djudeo-Espanyol, 2011.
16. En français, voir les articles de Nadège Ragaru qui font le point aussi bien sur les événements que sur leur traitement et instrumentalisation dans l'historiographie bulgare. En bulgare, voir les travaux de Румен Аврамов, Надя Данова et Николай Поппетров.
17. Institut national de la statistique, <http://www.nsi.bg/sites/default/files/files/pressreleases/census-2011final.pdf>.
18. Евгения Мицева, Сирануш Папазян-Танелян, *Арменците разказват за себе*, *op. cit.*, p. 116.
19. Esther Benbassa, « Les débuts du sionisme dans les Balkans », in Jean-Marie Delmaire *et al.* (éds.), *Naissance du nationalisme juif, 1880-1904*, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles de Gaulle – Lille 3, 2000, pp. 177-190.
20. <http://esefarad.com/?p=33755>.
21. Ибрахим Татарлъ, « Литературата на турците в България – състояние на изучаването ѝ и някои нейни теоретични и прагматични проблеми », *op. cit.*, p. 72.
22. Михаил Иванов и Ибрахим Ялъмов, « Турската общност в България и нейният печат », *Българско медиазнание*, 2, София, 1998, p. 556-600.
23. Михаил Иванов и Ибрахим Ялъмов, *op. cit.*
24. Нерсес Касабян, Агоп Гилигян, *Библиография на арменските книги, издадени в България (1885-1944-1989)*, *op. cit.*
25. <http://www.hebrew-bibliography.com>.
26. Gaëlle Collin & Michael Studemund-Halévy, « Le fonds de livres judéo-espagnols des Archives Centrales d'État à Sofia : description et catalogue », *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, 15,1 (2009), p. 38.
27. Gaëlle Collin & Michael Studemund-Halévy, « Le fonds de livres judéo-espagnols des Archives Centrales d'État à Sofia : description et catalogue », *op. cit.*, pp. 39-40.
28. *Евреите по българските земи, анотирана библиография*, Жак Ескенази и Алфред Криспин (ed.) София, IMIR, 1999.
29. Йорданка Бибина, « Поезията на българските турци след Втората световна война », in *Литературата на малцинствата в България след Освобождението*, *op. cit.*, p. 95.
30. Cité par Yordanka Bibina : Йорданка Бибина, « Поезията на българските турци след втората световна война », in *Литературата на малцинствата в България след освобождението*, *op. cit.*, p. 96.
31. Ибрахим Татарлъ, « Литературата на турците в България – състояние на изучаването ѝ и някои нейни теоретични и прагматични проблеми », *op. cit.*
32. Bilal Şimşir, *The Turkish Minority Literature in Bulgaria*, Ankara, 1987.
33. Hayriye Süleymanoğlu Yenisoş, « Bulgaristan Türkleri Şiiri », *Türk Dili, Türk Şiiri Özel Sayısı V*, Mart, Ankara, 1996, pp. 449-578 ; *Başlangıcından Günümüze Kadar Türkiye Dışındaki Türk Edebiyatları Antolojisi*, Cilt 8, Bulgaristan Türk Edebiyatı, T. C. Kültür Bakanlığı Yayını, Ankara, 1997).
34. Йорданка Бибина, « Гласовете ви чувам », in *Многоцветие*, София, IMIR, 2001, p. 190.
35. Йорданка Бибина, « Гласовете ви чувам », *op. cit.*, pp. 186-218.